IV.

PIERRE GRIMAL
(1912-1996)

Pierre GRIMAL n'est plus. Chacun d'entre nous lui devait beaucoup et beaucoup lui devaient tout. Dans la plus grande partie du XX^e^ siècle, il a marqué l'ensemble des études latines et les a fait évoluer en France, en Europe et dans le monde. Comme l'y conviait la tradition romaine, qu'il a si bien défendue en notre temps, il fut à la fois un savant, un professeur et un ami de la sagesse.

Il était né en 1912. Il fut élève de l'École Normale Supérieure, puis membre de l'École Française de Rome. Sa formation lui vint en particulier de deux grands maîtres, Jean BAYET et Jérôme CARCOPINO, auquel il devait plus tard consacrer un livre. Après la guerre, il enseigna dans les Universités de Caen et Bordeaux. En 1952, il fut élu professeur de langue et littérature latines à la Sorbonne et en 1975, il devint membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Il fut administrateur de la Société des Études latines (1982-1991).

La compétence historique et archéologique qu'il avait développée à Rome ne se sépara jamais chez lui de l'intérêt pour les grands textes et les grandes pensées. Sans citer ici tous les titres d'une œuvre immense, nous devons évoquer sa thèse sur *Les jardins romains* (1944) dont il faut souligner le sous-titre : *Essai sur le naturalisme romain.* Il la compléta par une édition des *Aqueducs* de Frontin.

On voit que, dès le début de sa production, l'auteur savait aborder l'histoire de la civilisation romaine et de la culture latine dans toute son ampleur. Il le montre en particulier dans *Le siècle des Scipions : Rome et l'hellénisme au temps des guerres puniques* (2^e^ éd. 1975) et dans sa synthèse sur *La civilisation romaine* (Paris, Arthaud, 1962). Sa puissance de travail qui était extraordinaire ainsi que sa maîtrise pédagogique et sa clarté d'expression se manifestèrent notamment dans son *Dictionnaire de la mythologie grecque et romaine* (3^e^ éd. 1951), qui reste pour tout lecteur cultivé un instrument essentiel.

Il touchait ainsi un des aspects majeurs de la culture occidentale et de la sagesse, de la religion ou de l'humanisme qui s'y rattachent. Car il s'intéressait profondément aux œuvres de l'esprit humain, à ses créations et à sa constante liberté. Il écrivit *Le lyrisme à Rome* (1978) et *L'amour à Rome* (1979); cf. aussi l'*Histoire mondiale de la Femme* (4 vol., 1964). Il rédigea pendant toute sa vie des histoires de la littérature romaine : la dernière et la plus complète en 1994. Dans la seconde partie de son œuvre, il s'attacha particulièrement aux grandes biographies de la latinité : *Virgile* (1985), *Cicéron* (1986), *Tacite* (1990), *Marc Aurèle* (1991). De cette série d'études se dégageait une méditation sur les vertus romaines : intelligence et connaissance du beau, courage, rigueur, tolérance et liberté. P. GRIMAL a su les mettre en lumière à propos de Cicéron ou de Tacite. Mais son esprit restait critique : il publia en 1989 un essai sur *Les erreurs de la liberté.* Cependant ses préférences allèrent le plus souvent vers la République. Il médita sur Cicéron et sur Tacite, en soulignant que ce dernier fut avant tout un défenseur lucide de Rome, de l'Empire et de leurs traditions orales et qu'il respecta toujours le devoir d'engagement civique, si important pour tous les citoyens. Les deux auteurs auxquels sont allées ses plus grandes sympathies semblent avoir été à Rome Horace (voir son livre paru en 1958 au Seuil, dans la collection des *Maîtres spirituels*, et, en 1968, son *Essai sur l'*Art poétique *d'Horace*) et Sénèque.

Pierre GRIMAL savait unir les deux auteurs et leurs sagesses. Il pouvait aussi concilier compréhension et exigence dans le sens de l'humanité, les deux formes

de liberté que célébraient Épicurisme et Stoïcisme. Dans les deux cas, on ne se contente ni du scepticisme ni du fanatisme. De surcroît, l'auteur fait apparaître un contact direct et vivant entre les personnages dont il raconte la vie. Il leur donne la parole et se place à leur point de vue : les *Mémoires de T. Pomponius Atticus* (1976) lui permettaient d'exprimer selon les tendances de la sagesse antique son sens très fort de l'amitié.

Plus encore qu'Horace, Sénèque lui était proche (cf. principalement, outre les éditions et les travaux qui se sont succédés de façon régulière pendant sa vie, un ouvrage majeur : *Sénèque et la conscience de l'Empire*, Paris, 1991). Cependant, il écrit encore des *Mémoires d'Agrippine* (1992). La mère de Néron et l'empereur lui-même n'éveillent en lui guère de connivence. Mais il pense qu'eux aussi doivent être compris.

Notons que la compréhension commence à la traduction. L'œuvre de P. GRIMAL est immense à cet égard, notamment dans la C. U. F. (en particulier pour certains discours de Cicéron) et dans la Bibliothèque de la Pléiade (*Plaute et Térence, Le Roman antique, Tacite : Histoires et Annales*).

Ainsi la connaissance des langages (et d'abord du grec, lu et apprécié dans toutes ses richesses et ses nuances) voisine avec celle des hommes, de leurs destins, de leurs sagesses et des beautés qu'ils découvrent ou qu'ils créent. Il faut souligner combien humaine, charnelle, terrienne était l'expérience de Rome chez notre maître. J'ai eu la bonne fortune de l'y rencontrer quelquefois : c'est là qu'on voyait de quelle façon fine et joyeuse il savait comprendre le bonheur. Elle était sa patrie spirituelle, à côté de la « petite patrie », le Quercy, auquel il vouait une fidélité profonde. À Rome comme au Quercy il voua deux livres rédigés dans cet esprit : *Le Quercy de Pierre Grimal* (1978); *Rome, les siècles et les jours* (1982).

Telle était sa sagesse, faite et tissée de son exceptionnelle humanité. Sagesse de professeur d'abord : il savait, comme il se doit, beaucoup demander et tout comprendre. Mais aussi sagesse d'homme. Il savait unir, comme Socrate et comme Horace, l'enthousiasme et l'ironie. On décelait chez lui le rire, parfois mordant ou redouté, l'élévation exigeante, la dignité et la simplicité, toutes valeurs romaines. Et puis il savait travailler et agir. Je n'ai pu tout dire à cet égard, parler de la défense du latin vivant, des distinctions exceptionnelles obtenues en Italie et dans les nations du monde entier qui restent fidèles à la latinité, de son action à l'Université de Dakar auprès du Président Senghor. Les douleurs ne lui furent pas étrangères, car il savait souffrir. Mais il tenait à la terre, comme Cicéron, Virgile, Horace, Sénèque. Cela fait beaucoup de lumière, beaucoup de tendresse et de vérité, au cœur d'une grande force.

La Société des Études latines a voulu exprimer sa reconnaissance et sa fidélité au maître à qui elle doit tant, ainsi que l'ensemble de nos études. Elle a exprimé à sa famille et d'abord à M^me^ Grimal, qui a bien voulu assister à notre séance de commémoration, ses condoléances émues. Un dépôt comme le nôtre se renouvelle sans cesse et ne change jamais. Pierre GRIMAL y a veillé. Nous n'oublierons pas. *

Alain MICHEL.

* Je suis un des premiers thésards de Pierre Grimal et je lui ai succédé comme administrateur de notre Société. C'est pourquoi j'ai pris ici la parole. Mais nous avons souhaité aussi que M. Alexandre Grandazzi, qui fut un de ses plus récents élèves et son familier jusqu'aux derniers jours, puisse exprimer l'affection et la fidélité des plus jeunes.

En prenant aujourd'hui la parole à l'invitation de notre Administrateur et des membres du Bureau de notre Société, je voudrais tout d'abord les remercier de me donner ainsi l'occasion d'exprimer publiquement tout ce que chacun de nous, tout ce que moi-même, tout ce que nos études doivent à la personnalité et à l'œuvre de Pierre GRIMAL.

Cette brève évocation, je la ferai en essayant d'éviter aussi bien les pièges de l'indiscrétion que ceux de la banalité, car il n'aimait, comme vous le savez, ni l'une ni l'autre.

À qui le connaissait et le voyait vivre et travailler, la première impression que donnait Pierre GRIMAL, c'était d'abord celle d'une force qui va : avec une énergie, une vitalité d'autant plus frappante que depuis deux ou trois ans — mais pas davantage — il y entrait beaucoup de volonté, il écrivait ligne après ligne, page après page, livre après livre, bâtissant une œuvre dont la diversité n'a d'égale que l'unité profonde. Accumulant en moins de douze ans plus de quatorze ouvrages, il me faisait penser au mot de Gœthe parlant de ces créateurs qui, dans la dernière partie de leur vie, rassemblent toutes leurs forces pour donner le meilleur d'eux-mêmes en un flamboyant crépuscule.

Parler de Pierre GRIMAL, c'est en premier lieu évoquer l'extraordinaire professeur qu'il fut.

Comme il excellait à traiter des questions les plus difficiles en allant à l'essentiel, avec, à chaque fois, la plus grande science et la plus grande clarté, quel était le charme d'une éloquence toujours subtile et d'une voix de velours, tout cela je ne vous le dirai pas, car vous le savez aussi bien que moi. Ce que je puis dire, par contre, c'est que, pour reprendre la formule de Boileau, cette facilité apparente — et quelle facilité! — était le fruit du travail, d'un travail régulier et méthodique qui, jusqu'à la dernière année, a donné son rythme à sa vie, et qui, jusqu'à la dernière période, lui a permis d'ajouter encore à son œuvre de savant déjà monumentale.

Lire les textes antiques, revenir à la lettre pour mieux en comprendre l'esprit, sans négliger certes la « littérature secondaire », comme disent les Allemands, mais sans jamais non plus se laisser étouffer par elle, telle était bien sa leçon, qu'il ne professait pas explicitement — il avait horreur des donneurs de leçons — mais qui apparaissait comme une des plus profondes de son enseignement et l'une des plus fondamentales de sa pratique scientifique. Il faut l'avoir vu préparer telle ou telle contribution pour saisir tout ce que cette méthode impliquait d'exigence; je me souviens en particulier, c'était il y a peu d'années, de la préparation d'une communication sur la philosophie de Sénèque : c'était, d'abord et avant tout, la relecture du philosophe dans une de ces éditions d'Oxford qu'il affectionnait tant; lui, l'auteur de l'admirable *Sénèque ou la conscience de l'Empire,* il n'aurait pas voulu reprendre la plume sans avoir remédité, au contact direct de la source, quelque idée ou proposition nouvelle dont, bien entendu, il se souciait peu de savoir si elle était ou non en accord avec la vulgate régnante; du reste, c'est la vulgate qui, la plupart du temps, se conformait très vite à ce qu'il avait écrit. Lorsqu'il savait qu'il en aurait la place, éditorialement parlant, il n'hésitait pas à y tracer de vastes perspectives, et plusieurs de ses articles — comme ceux sur Lucain et l'histoire, ou le théâtre à Rome ou la philosophie d'Horace — sont en réalité de véritables livres, écrits par un savant qui n'était pas moins savant que les plus savants, mais qui avait en plus ce quelque chose d'indéfinissable que l'on appelle le style, celui qui fait le charme de ses livres et qui leur assurera de durer, même lorsque les progrès de la science en auront périmé certains résultats.

Ces livres, comme il aimait à les écrire, et comme il s'en désintéressait dès qu'ils étaient publiés, déjà préoccupé par celui qui allait venir! Ce qu'il aimait

par-dessus tout, c'était, je crois, cette contention de l'esprit et de l'être qui naît de l'écriture, dans le présent de l'écriture et de la construction, jour après jour, de l'édifice intellectuel que doit être un livre digne de ce nom ; il n'aimait rien tant non plus que cette résurrection spirituelle des auteurs, dont la pensée reprend vie lorsqu'on les relit de l'intérieur, comme il savait si bien le faire ; puis ce qu'il aimait dans l'écriture, c'était aussi la recherche de l'expression juste, l'épanouissement conjoint de la pensée et du langage qu'elle permet — car bien entendu, il ne les séparait pas —, la quête non seulement de la vérité, mais aussi de la beauté. En cela, il était indifférent aux modes — car il savait que, par nature, elles se démodent —, lui qui les a souvent devancées : ses *Jardins romains*, dès 1944, cinq ans avant la *Méditerranée* de Braudel, étaient déjà une magnifique leçon d'histoire des mentalités. Très récemment encore, il avait su, par des romans historiques qui ont rencontré un immense succès, gagner à Rome la faveur d'un public très large : et c'était alors le déferlement des journalistes, des demandes d'entretiens et de conférences, des questions auxquelles il répondait toujours avec une impeccable et ponctuelle courtoisie, discrètement teintée d'ironie.

Professeur, savant, homme de lettres, il n'était pas tout cela successivement, mais en même temps. Il était, nous le savons tous, un véritable virtuose dans nombre de domaines de l'érudition — topographie romaine, archéologie, philosophie, et tant d'autres encore — mais il était convaincu que toute histoire humaine, une fois oublié ce qui doit l'être, est histoire de la culture, il disait « de l'esprit humain ». Explorer dans toutes ses dimensions la période à tous égards exceptionnelle qu'a été l'époque romaine, en faire comprendre, en faire revivre de l'intérieur, c'est-à-dire sans y plaquer des théories anachroniques, toutes les richesses, telle était, je crois, la volonté qui n'a cessé d'inspirer sa vie.

En terminant, je voudrais souligner un trait de sa personnalité qui m'a, depuis que je le connais, toujours frappé, mais qui pouvait cependant passer inaperçu au premierr abord, car il prenait soin aussi de ne pas le laisser voir : Pierre GRIMAL était un homme d'une grande sensibilité, et son goût pour l'ironie, voire la causticité, n'était en bonne partie que la conséquence de l'idée très haute qu'il se faisait de son métier et de ses exigences. À qui le connaissait, il se révélait toujours attentif, bienveillant, amical.

Je souhaite également témoigner ici que, pour ainsi dire jusqu'à son dernier jour, il n'a cessé de s'inquiéter du sort des humanités classiques et plus particulièrement de l'enseignement du latin : il se réjouissait de chaque poste maintenu comme d'une victoire, il déplorait toute suppression comme une défaite. Sans trêve, il a mené, sur tous les fronts — l'enseignement, la recherche, les livres grand public — et jusqu'au bout, le combat pour Rome, c'est-à-dire pour les valeurs de l'humanisme, qu'il comprenait, il me le dit à plusieurs reprises, comme des valeurs permettant à chacun l'épanouissement de l'intelligence et de la sensibilité.

Ce combat pour nos études fut, vous le savez, le combat de toute sa vie et de toute son œuvre et, aujourd'hui, cette défense et illustration de la Latinité, il nous incombe désormais de la continuer. Nous ne serons pas de trop, assurément, chacun dans notre domaine de spécialisation, pour porter le flambeau après lui, et nous trouverons toujours dans l'œuvre immense de Pierre GRIMAL une référence, un exemple et, plus simplement, plus secrètement, le souvenir de sa personnalité et de sa présence rayonnantes.

Alexandre GRANDAZZI.